



HAL
open science

Maine de Biran philosophe et diariste

Anne Devarieux

► **To cite this version:**

Anne Devarieux. Maine de Biran philosophe et diariste. Cahiers de philosophie de l'université de Caen, 2015, 52, pp.113-130. hal-02143905

HAL Id: hal-02143905

<https://hal.science/hal-02143905>

Submitted on 29 May 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Maine de Biran philosophe et diariste

Une philosophie n'est jamais comparable à une chaîne de théorèmes, même si son auteur l'a souhaitée telle. Quand Descartes écrit : « Je n'ai jamais traité de l'infini que pour m'y soumettre » ; ou quand Spinoza déclare : *Sentimus experimenturque nos aeternos esse*¹, il s'agit de bien autre chose que d'intelligibilité mathématique. Dans toute doctrine, même la plus volontairement systématique, il y a un moment où surgissent certains mots qui seraient vides de signification sans référence à une expérience vécue. C'est pourquoi, quand l'historien d'une philosophie se tourne vers le philosophe, ce n'est pas pour céder à une curiosité d'amateurs d'âmes, mais pour aller jusqu'au bout dans l'intelligence de cette philosophie. Si un philosophe, en tant que philosophe, nous parle d'inquiétude ou d'angoisse, il n'est en aucune façon indiscret de lui demander quelle inquiétude ou quelle angoisse il a éprouvée : le sens de ces mots sous sa plume ne se trouve dans aucun dictionnaire, mais dans sa mémoire.

Toute philosophie sérieuse a une dimension biographique².

Un projet rousseauiste

Maine de Biran fut, tout à la fois, philosophe et homme politique, homme de cabinet et homme du monde, parlementaire et méditatif, philosophe et diariste. Après sa mort, Victor Cousin, chargé de ses papiers, rangea dans la rubrique « cahiers de souvenirs », à côté des écrits philosophiques et politiques, le *Journal* que son ami Lainé nommait « persévérant ouvrage de tous les jours »³.

-
1. A. Mersenne, 28 janvier 1641 ; *Éthique*, V, Proposition XXIII, Scholie.
 2. H. Gouhier, *Bergson et le Christ des Évangiles*, Paris, Vrin, 1987, chap. IV : « Le surhomme », p. 83.
 3. Un mot sur son édition : c'est François Naville, jeune pasteur genevois, qui en publie un extrait dans la *Bibliothèque universelle de Genève* en mars 1845. Son fils Ernest, en séjour à Grateloup, en repartira avec trois agendas qu'il appelle comme son père « *journal* ».

Jean-Jacques Rousseau n'a pas laissé à proprement parler de *Journal*, mais il confie pourtant dans les *Rêveries du promeneur solitaire*:

[...] Je ne dois ni ne veux plus m'occuper que de moi. C'est dans cet état que je reprends la suite de l'examen sévère et sincère que j'appelai jadis mes *Confessions*. Je consacre mes derniers jours à m'étudier moi-même et à préparer d'avance le compte que je ne tarderai pas à rendre de moi [...]. Les loisirs de mes promenades journalières ont souvent été remplis de contemplations charmantes dont j'ai regret d'avoir perdu le souvenir. Je fixerai par l'écriture celles qui pourront me venir encore; chaque fois que je les relirai m'en rendra la jouissance. [...] *Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries*⁴.

Et d'ajouter dans ce qu'il nomme aussi « un appendice » de ses *Confessions*:

[...] mon but qui est de me rendre compte des modifications de mon âme et de leurs successions. Je ferai sur moi-même à quelque égard les opérations que font les physiciens sur l'air pour en connaître l'état journalier. J'appliquerai le baromètre à mon âme, et ces opérations bien dirigées et longtemps répétées me pourraient fournir des résultats aussi sûrs que les leurs⁵.

C'est dans la lecture de Rousseau que Maine de Biran a puisé le désir d'écrire son propre *Journal* afin de mener à bien le projet, formulé par son auteur au livre IX des *Confessions*, d'une « morale sensitive » ou « matérialisme du sage », dont le philosophe de Bergerac déplore l'avortement:

Rousseau parle dans ses *Confessions* d'un ouvrage qu'il avait projeté et qu'il fut forcé d'interrompre [...]. Il est question des variations que les hommes

intime »: en 1857, la publication de *Maine de Biran, sa vie et ses pensées* par Ernest Naville contient des inédits autobiographiques. Sainte-Beuve dira de ce *journal* qu'il est un « livre à mettre dans une bibliothèque intérieure à côté et à la suite des *Pensées* de Pascal, des lettres spirituelles de Fénelon, de *l'Homme de désir* par Saint-Martin, et de quelques autres élixirs de l'homme » (H. Gouhier, *Maine de Biran par lui-même*, Paris, Seuil, 1970, p. 11). En 1917, Pierre Tisserand, en relation avec les Naville, a l'intention de publier ses œuvres et le « *Journal intime* » intégralement. Ensuite, l'abbé La Valette Monbrun, qui travaille sur l'œuvre de Biran, est autorisé par Naville à publier le « *Journal intime* » dont il a une copie. Mais il ne s'agit toujours pas d'une édition complète (H. Gouhier, « Introduction » au *Journal*, t. I, Genève, Éditions de la Baconnière, 1954, p. XVI). Ce qu'on appelle *journal* est donc un tout disparate; ce que Biran appelle *journal* (et jamais *journal* « intime ») désigne quatre cahiers: « *Vieux journal* » selon E. Naville, « *Premier journal* » selon P. Tisserand, « *Vieux cahier* » selon H. Gouhier, dont F. Azouvi a donné l'édition chez Vrin, t. I, Paris, Vrin, 1998, p. 80. Le *Journal* a été publié par H. Gouhier en trois volumes aux Éditions de la Baconnière entre 1954 et 1957 (t. I: février 1814-31 décembre 1816; t. II: 1^{er} janvier 1817-17 mai 1824; t. III: Agenda, Carnet et Notes). Les notes renvoient, sauf exceptions, aux *Œuvres* de Biran dans l'édition de F. Azouvi, parue chez Vrin.

4. J.-J. Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, Première promenade, in *Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard (Pléiade), 1959, p. 999-1000. Nous soulignons.

5. *Ibid.*, p. 1000-1001.

éprouvent dans le cours de leur existence et qui les rendent si souvent dissemblables à eux-mêmes qu'ils semblent se transformer en des hommes différents. Il n'est guère personne qui n'éprouve et ne connaisse ces vicissitudes. [...] Existerait-il donc un secret pour fixer un être si sujet aux fluctuations? *Je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour le découvrir.* Je ne crois pas qu'il existe d'homme peut-être dont l'existence soit si variable que la mienne⁶.

En 1794, Biran est dans sa gentilhommière à Grateloup, et il recopie les lignes de celui qui est alors le « maître de son cœur » :

Ce n'était pas pour établir une chose aussi connue [l'homme est un être changeant] que je voulais faire un livre : j'avais un objet plus neuf et même plus important : c'était de chercher les causes de ces variations, et de m'attacher à celles qui dépendaient de nous, pour montrer comment elles pouvaient être dirigées par nous-mêmes, pour nous rendre meilleurs et plus sûrs de nous [...] ⁷.

Et Biran commente : « Il est bien fâcheux que nous ayons été privés d'un écrit qui eût peut-être été le plus utile de tous ceux qui sont sortis de la plume de ce grand homme. L'utilité, la nécessité de cet ouvrage me frappent d'autant plus que j'y ai moi-même souvent réfléchi et que j'ai conçu l'idée de mettre par écrit quelques réflexions à mon usage sur le même sujet »⁸.

Le moteur de la pensée de Maine de Biran est, en effet, la contradiction vécue, sur un mode douloureux, entre le sentiment de puissance (ou sentiment de liberté) et le sentiment d'impuissance lié aux variations passives de son tempérament, qui l'engage d'abord à affirmer la subordination de son état intellectuel ou moral à son état physique :

Je voudrais, si je pouvais jamais entreprendre quelque chose de suivi, rechercher jusqu'à quel point l'âme est active, jusqu'à quel point elle peut modifier les impressions extérieures, augmenter ou diminuer leur intensité par l'attention qu'elle leur donne, examiner jusqu'où elle est maîtresse de cette attention. Cet examen devrait, ce me semble, précéder un bon traité de morale. Avant de chercher à diriger nos affections, il faudrait sans doute connaître ce que nous pouvons sur elles. Je n'ai vu cela traité nulle part : les moralistes supposent toujours que l'homme peut toujours se donner des affections, changer ses penchants, détruire ses passions. À les entendre, l'âme est souveraine, elle commande aux sens en maîtresse. Cela est-il bien vrai ? Ou jusqu'à quel point cela l'est-il ?⁹

6. Maine de Biran, *Œuvres*, t. I : *Écrits de jeunesse*, Paris, Vrin, 1998, p. 106. Nous soulignons.

7. J.-J. Rousseau, *Les Confessions*, in *Œuvres complètes*, t. I, p. 408.

8. Maine de Biran, *Œuvres*, t. I, p. 106.

9. *Ibid.*, p. 96-97.

En 1794, Biran confesse qu'il a, selon ses propres termes, le privilège des « gens malsains de se sentir exister »¹⁰. Cet étonnement de *se sentir exister*, propre selon lui aux tempéraments maladifs et à ceux qui ont l'« habitude de la réflexion », est vécu et analysé comme le sentiment douloureux d'un désaccord à soi, d'une vie dissonante¹¹. C'est dans le sentiment de l'effort que Biran découvrira l'appropriation de soi à soi, le sentiment de soi, découverte dont il ne se départira pas, mais qui ne mettra pas fin à son désir incessant de faire le partage entre ce qui est nous et ce qui ne l'est pas, de circonscrire ce qui est « proche de nous sans être nous ». Aussi, comme l'écrit H. Gouhier, « les pages des *Confessions* éclairent les termes du problème que son existence avait déjà posé »¹².

Bien que le vœu de Rousseau ait frappé le philosophe du moi, Biran reproche cependant à Rousseau de trop attribuer au dehors, dans l'explication de telles variations, au détriment des affections de la sensibilité intérieure découverte par le médecin idéologue P.J.G. Cabanis¹³. Biran nommera « affections pures illocalisables » celles de nos affections intérieures qui, hors de la sphère de l'effort, forment par consensus le « sentiment de l'existence ». Un tel sentiment, loin d'être celui de l'existence personnelle (le *volo*), est au contraire, selon lui, la part de nous-même sur laquelle aucun retour de la réflexion n'est possible, et la source véritable de l'aveuglement fondamental sur soi :

Les modes fugitifs d'un tel sentiment tantôt heureux, tantôt funeste, se succèdent, se poussent comme des ondes mobiles dans le torrent de la vie qui nous entraîne. C'est ainsi que nous devenons, sans autre cause étrangère à de simples dispositions affectives sur lesquelles tout retour nous est interdit, alternativement tristes ou enjoués, agités ou calmes, froids ou ardents, timides, craintifs ou courageux et pleins d'espérances¹⁴.

Biran y voit le *fatum* de chacun d'entre nous : bonheur et malheur viennent du dedans et non du dehors. En quel sens alors dépendons-nous

10. Maine de Biran, *Œuvres*, t. I, p. 104. Voir aussi le « Brouillon » du *Premier mémoire*, t. II : *Influence de l'habitude sur la faculté de penser*, Paris, Vrin, 1987, p. 26-27.

11. Voir le long commentaire de la métaphore musicale empruntée à Diderot, in *Œuvres*, t. I, p. 104.

12. H. Gouhier, *Les conversions de Maine de Biran*, Paris, Vrin, 1947, p. 48-49.

13. Maine de Biran, *Œuvres*, t. XI-2 : *Commentaires sur les philosophies du XVIII^e siècle*, Paris, Vrin, 1993, p. 263 qui daterait de 1818. Voir aussi la note du *Journal*, sur le projet rousseauiste d'une « morale sensitive », t. II, 18 mai 1818, p. 124 : « Le peu qu'il [Rousseau] en dit prouve qu'il comptait trop sur les moyens et impressions du dehors et ne tenait pas assez compte des impressions intérieures ou des variations et des dispositions spontanées de cette sensibilité interne, dont il était lui-même si dominé ».

14. Maine de Biran, *Œuvres*, t. III : *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, Paris, Vrin, 1988, p. 92.

de nous-mêmes¹⁵, sommes-nous véritablement « accordés » à nous-mêmes ? Pour ce penseur de santé délicate, et de tempérament mélancolique, en proie aux vicissitudes du « sentiment de l'existence », l'écriture d'un *Journal* témoigne d'un désir de connaissance de soi, lequel rejoint le projet d'une science de l'homme. Le vœu de Biran – « Je donnerais volontiers la moitié de ma vie pour le découvrir » – est resté tel : en l'occurrence le projet ne fut jamais achevé. Mais l'écriture du *Journal* en est pourtant l'expression directe.

« Appliquer le baromètre à son âme »¹⁶, c'est, en termes biraniens et encore idéologiques, bâtir une « physique expérimentale » de l'âme ; celle-ci suppose une aptitude à s'observer soi-même qui tient, nous l'avons dit, peut-être davantage de la maladie que de la santé, s'il est vrai que tout invite les bien-portants à se répandre au dehors. Le *Journal* est ainsi la forme prise par ses observations sur soi, enquête tout à la fois objective et subjective¹⁷, et le projet de morale sensitive est, comme le souligne encore H. Gouhier, le tronc commun d'où partent deux branches : le livre jamais achevé sur la science de l'homme et ce qu'on appelle son « *Journal intime* ».

De la variabilité du sentiment de l'existence, de ses vicissitudes on pourrait multiplier les exemples puisés dans le *Journal*, lequel est, avant toute chose, le journal de ces variations :

Il est certain qu'entraînés sans cesse par le fleuve du temps, notre existence successive n'offre pas deux instants semblables... L'homme [...] ne trouve nulle part où jeter l'ancre.[...] Chaque homme devrait être attentif à ses diverses périodes de sa vie, il devrait se comparer à lui-même en différents temps, tenir registre de ses sentiments particuliers, de sa manière d'être, en observer les changements dans de courts intervalles, et tâcher de suivre les variations dans l'état physique qui correspondent à ces irrégularités dans l'état moral [...]. Si on avait ainsi divers mémoires faits par des observateurs d'eux-mêmes, quelle lumière rejaillirait sur la science de l'homme¹⁸ !

Un autre exemple est cet extrait du 24 octobre 1822 (soit deux ans avant sa mort) :

Toutes ces bonnes dispositions se sont évanouies depuis hier : le temps a changé, le vent a tourné au midi et souffle avec violence : me voilà un autre homme ; je me sens inerte, dégoûté du travail, porté aux idées sombres et

15. « Le 4 août, dégoût et abattement. Jusqu'à quel point dépends-je de moi-même ? » (*Journal*, t. III, p. 166).

16. « Le temps et mon humeur ont peu de liaison ; j'ai mes brouillards et mon beau temps au-dedans de moi » (Pascal, *Pensées*, fragment 107, édition Brunschvicg).

17. Et non pas introspective : la métaphysique biranienne est de l'*expérience intérieure*, bien différente de l'observation de soi.

18. *Journal*, t. III, Vieux cahier 1794, p. 10.

mélancoliques, et à ces rêveries vagues qui m'ont été si funestes. Qu'avais-je fait pour me mettre dans le bon état physique et moral des jours précédents ? Qu'ai-je fait pour le perdre¹⁹ ?

Biran veut jeter l'ancre, trouver un « point fixe » (l'effort en est la découverte, mais à lui seul incapable d'instaurer un « état d'aplomb » durable).

À la page 23 du « Vieux cahier », on peut lire ce passage, « à la manière de Rousseau » :

Aujourd'hui 27 mai, j'ai éprouvé une situation trop douce, trop remarquable pour sa rareté pour que je l'oublie. Je me promenais seul quelques moments avant le coucher du soleil ; le temps était très beau ; la fraîcheur des objets, le charme qu'offre leur ensemble dans cette brillante époque du printemps, qui se fait si bien sentir à l'âme mais qu'on affaiblit toujours en cherchant à le décrire, tout ce qui frappait mes sens portait à mon cœur je ne sais quoi de doux et de triste ; les larmes étaient au bord de mes paupières... combien de sentiments se sont succédés. Et maintenant que je voudrais m'en rendre compte, combien je me sens froid ! [...] je sens déjà que cet état de ravissement est loin de moi, il n'est pas fait pour un mortel ; ainsi cette malheureuse existence n'est qu'une suite de moments hétérogènes qui n'ont aucune stabilité ; ils vont flottants, fuyants rapidement, sans qu'il soit jamais en notre pouvoir de les fixer [...] ²⁰.

Ce premier emploi du « Je » ici est remarquable. Pourtant Biran ne commence à écrire quelque chose qui ressemble véritablement à un *Journal* qu'âgé de plus de quarante-cinq ans (en 1811), jusqu'à cinquante ans, longtemps après, par conséquent, la décision de reprendre le projet rousseauiste : le « vieux cahier » de 1794, écrit quand il a vingt-neuf ans et commencé par les deux bouts, contient des pages sur les plantes, les animaux, la cristallisation, mais aussi sur des problèmes philosophiques, moraux et juridiques. Il faut attendre la page 19 de l'autre bout pour y trouver la formulation d'un « je », un passage à caractère autobiographique : « Je me demande ce qui pourrait faire mon bonheur dans mon état actuel » ²¹.

Loin qu'on puisse occulter le *Journal* du philosophe Maine de Biran, on ne peut ni ne doit penser *à part* le Biran diariste et le philosophe : Biran philosophe dans et à travers ses notations, dans un *Journal* « intime » si l'on veut – dont il peut être regardé, avec Benjamin Constant, comme l'inventeur –, et *Journal* métaphysique. Il y note les avancées et reculades de sa pensée, consigne dans ces quatre cahiers non seulement les variations atmosphériques, et leurs effets sur sa sensibilité, mais aussi les « brouillards de son

19. *Journal*, t. II, p. 364.

20. *Journal*, t. III, Vieux cahier 1794, p. 3.

21. *Journal*, t. III, p. 20.

âme», son emploi du temps (les *acta* plutôt que les *agenda*), les troubles politiques²², ses propres notes de lecture et ses méditations métaphysiques. À ce titre, le *Journal* de Biran est le laboratoire de sa propre philosophie.

On a souligné combien l'écriture proprement philosophique de Biran était répétitive, combien il ressassait, bégayait sa découverte : que dire du *Journal* ! De cette confession sans progrès, Amiel dira : « Cette invariable monotonie de la réflexion qui recommence sans fin énerve et décourage comme la pirouette interminable des derviches »²³. À la différence cependant de son œuvre proprement philosophique, son écriture ne comporte quasiment pas de ratures²⁴.

Biran, disait Henri Gouhier, est l'homme d'un seul livre, et, ajoutait-il, ce livre il ne l'a jamais écrit. Peut-être faudrait-il dire plutôt qu'il n'a cessé de l'écrire, d'en composer des variations. En ce sens, le *Journal* permet de comprendre pourquoi le livre est inachevé : car ce que le *Journal* exprime au premier chef, c'est la peine à penser de celui qui se rêve comme le Christophe Colomb de la métaphysique découvrant et explorant le monde intérieur²⁵. Parce qu'interminable, le voyage n'est jamais terminé, et le *Journal* est le cahier d'expériences, la confession quotidienne, bref l'auscultation de soi nécessaire pour qui veut connaître les « rapports du physique et du moral de l'homme ». Rappelons-nous :

Les moralistes supposent que l'homme peut toujours se donner des affections, changer ses penchants, détruire ses passions ; à les entendre l'âme est souveraine, elle commande en maîtresse. Cela est-il bien vrai ? ou jusqu'à quel point cela l'est-il ? comment cela peut-il se faire ? [...] C'est justement ce qu'il faudrait établir²⁶.

De fait, Biran est, jusque dans sa mal nommée « dernière philosophie », hanté par l'idée d'être le jouet et, pour tout dire, le dupe de telles variations :

Les métaphysiciens nous ont donné leurs rêves, leurs mots vagues et vides de sens ; on a pris cela pour de la science. Pourquoi ne traite-t-on pas la psychologie comme la physique expérimentale ? Est-ce autre chose ?

Ce qui donne lieu à ces réflexions, c'est l'état où je me trouve ce soir, 29 pluviôse. J'ai soupé par extraordinaire et bu quelques verres de vin *pur* ; je suis seul, et je me suis livré à la rêverie. Dire toutes les idées qui me sont venues comme par inspiration, c'est impossible... L'état où je me suis trouvé pendant

22. Le commentaire de l'actualité politique occupe au moins un tiers du *Journal* ; Biran le solitaire n'est certes pas un philosophe retiré du monde.

23. H.F. Amiel, *Journal intime*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1988, p. 382.

24. On peut le consulter à la Bibliothèque publique et universitaire de Genève.

25. *Journal*, t. I, p. 176.

26. Maine de Biran, *Œuvres*, t. I, p. 106.

quelques moments est indéfinissable ; il m'a semblé tenir un instant les secrets de la métaphysique ; mon âme semblait se séparer de mes sens pour observer leur jeu... je me suis cru un grand homme pendant un instant... Prolongez cet état, donnez-moi toute la force de réflexion d'un Locke, d'un Condillac, ou mieux d'un Bonnet, et peut-être j'aurais découvert en cet instant le secret de l'union... Ô métaphysiciens, faites diète, buvez et ne vous perdez pas de vue dans les modifications diverses par lesquelles vous passerez... Mais ma tête s'appesantit, je ne pense plus, je vais me coucher philosophe, et je m'éveillerai fou ou amoureux... Ce mode actuel de mon être ne reviendra plus... Ainsi se joue la farce de la vie...²⁷

Si la découverte du sentiment de l'effort affirmera, avec le « sentiment d'individualité permanente »²⁸, le « durable du moi », en revanche, absolue définitive et radicale est la vie en moi, sous la forme « présente-absente » de mon tempérament sur lequel aucun retour réfléchi n'est possible. La vie en effet, bien que sentie ou représentée, ne peut, à proprement parler, être réfléchie.

Un Journal philosophique

« Qu'est-ce qui est "journal" quand l'auteur est un philosophe ? Où est la frontière entre le "journal" d'un philosophe et ses écrits philosophiques ? Où finit le "journal" ? Où commence l'écrit philosophique ? »²⁹. À cette question, Gouhier apporte deux éléments de réponse que nous faisons nôtres : d'une part, ce « journal d'une philosophie » tout à la fois égotiste et métaphysique convient par excellence à la philosophie biranienne, laquelle est une métaphysique de l'expérience intérieure, ou métaphysique du moi « inséparable de la recherche concrète et personnelle dont elle [la forme du journal] représente un moment privilégié »³⁰. D'autre part, Biran n'a jamais considéré – à tort peut-être selon nous autres lecteurs tardifs de son œuvre – que son *Journal* était une forme d'expression philosophique ni qu'il devait trouver sa fin en lui-même. Bien qu'il contienne des morceaux philosophiques qui sont autant d'écrits préparatoires, Biran n'envisage pas son *Journal* comme une œuvre. Pourtant, à partir de 1818 environ, il est de plus en plus difficile de maintenir la distinction entre le *Journal* et les écrits philosophiques : s'agissant par exemple de l'âme en quête de Dieu,

27. *Journal*, t. III, p. 18.

28. Maine de Biran, *Œuvres*, t. IV : *De l'aperception immédiate*, Paris, Vrin, 1995, p. 124.

29. H. Gouhier, *Maine de Biran par lui-même*, Paris, Seuil, 1970, p. 79.

30. *Ibid.*, p. 102. H. Gouhier rappelle qu'Emmanuel Mounier situait Biran « sur son arbre existentialiste à la base du tronc, aussitôt après Pascal ».

de la « troisième vie », ou de la psychologie de la grâce, le *Journal* contient des indications parfois plus importantes que celles de l'œuvre proprement philosophique.

Si, dans les écrits philosophiques, l'activité définit le moi comme un *volo*, la vie pratique de « l'homme extérieur » est comprise et décrite comme une aliénation de soi, un véritable esclavage. Biran livre le sentiment de ne pas être compris par ceux qu'il côtoie :

J'ai engagé malheureusement une discussion sur la métaphysique, dont on se moque sans avoir la moindre idée de ce sujet; on ne conçoit pas la vie intérieure parmi nous; on la regarde comme folle et vaine, tandis que ceux qui connaissent cette vie regardent du même œil les gens du monde, qui sont tous hors d'eux-mêmes. Qui est-ce qui a raison, Ceux qui nient ce qu'ils ne connaissent pas, et ne veulent pas connaître... Je connais aussi bien que vous le monde extérieur et je le juge; vous n'avez pas d'idée de mon monde intérieur, vous voulez le juger³¹ ?

On ne doit pas s'étonner que le fondateur de la psychologie écrive un journal, dans le contexte historique et politique que l'on connaît: le *Journal* de Biran en ce sens traduit le mal-être d'une époque, les effets de la Révolution, le changement profond et la perte des repères qu'elle entraîne. La réflexion en creux sur l'homme démocratique préfigure les analyses de Tocqueville: l'homme n'est plus classé selon sa naissance, ses biens ou sa profession, mais il y a des « moi égaux » qui peinent à se trouver. De ce point de vue, au moment même où l'individu acquiert des droits, la conscience est en crise, comme la société elle-même. Le *Journal* est le lieu de la recherche d'une identité qui ne va plus de soi. Agnès Antoine³² a montré que le problème soulevé par Biran est, à ses propres yeux, métaphysique et politique tout à la fois: celui de la souveraineté, dans l'ordre politique et personnel; dans un tel schéma, le souverain est la tête ou la raison, et le peuple est le corps physique, celui de l'instinct et des passions: « La souveraineté du peuple correspond en politique à la suprématie des sensations et des passions dans la philosophie ou la morale », écrit Biran³³.

La première feuille volante datée et le premier carnet connus sont de 1811. Le premier agenda est de 1813. Le premier des cahiers nommé *Journal* par

31. *Journal*, t. II, p. 56. Voir aussi p. 95: « Le 25 novembre, j'ai passé la soirée chez l'abbé Morellet. Conversation psychologique. Mon vieux ami m'a demandé brutalement: *qu'est-ce que le moi*? Je n'ai pu répondre. Il faut se placer dans le point de vue intime de la conscience et ayant alors présente cette unité qui *juge* de tous les phénomènes en restant invariable, on aperçoit ce moi, on ne demande plus *ce qu'il est* ».

32. A. Antoine, *Maine de Biran, sujet et politique*, Paris, PUF, 1999.

33. *Journal*, t. II, 30 janvier 1821, p. 307.

leur auteur a été commencé en février 1814. Biran n'a par conséquent, nous le disions, vraiment tenu un *journal* que pendant les dix dernières années de sa vie.

Alain Girard a analysé les raisons d'un tel retard dans la vie de Biran³⁴ : après la Terreur, il retourne dans le monde ; ce sont ensuite huit années de bonheur et par conséquent huit années de pages blanches. Le *journal* implique le sentiment de solitude au moins intérieure (qui est à l'esprit ce que la diète est au corps, note Biran). Or Biran commence sa carrière politique et administrative, et grande est sa vitalité philosophique (communications, mémoires) ; il n'a plus besoin d'écrire un *journal* comme son vieux cahier (commentaires, esquisses, variations). Mais en 1811 il est aussi très occupé : il est sous-préfet de Bergerac, représentant de la Dordogne. Ce qui est vraiment nouveau, selon A. Girard, c'est la rencontre avec la vieillesse : « je n'ai pas eu d'âge viril à proprement parler », écrit Biran, le 7 juin 1816. Le 14 mars 1811, il notait : « me voilà déjà avancé en âge ». Au début de son vrai *Journal*, Biran a quarante-cinq ans, et fait des réflexions désenchantées sur les tristes effets de l'âge...

Biran vient en outre de lire *l'Essai sur l'emploi du tems ; ou Méthode qui a pour objet de bien régler sa vie, premier moyen d'être heureux ; destinée spécialement à l'usage des jeunes gens de 15 à 25 ans*, par Marc-Antoine Jullien (de Paris) dans l'édition de 1808 ou 1810. Comme l'ont montré tout à la fois A. Girard, H. Gouhier et P. Pachet³⁵, le thermomètre du chevalier Marc Antoine Jullien témoigne de la laïcisation du travail spirituel sur soi.

Cet ouvrage a réveillé le goût de Biran pour l'observation écrite de soi-même et cette façon d'aborder la science de l'homme. M.-A. Jullien, ancien robespierriste, est publiciste et se présente comme un éducateur incitant les jeunes gens à une connaissance méthodique d'eux-mêmes. Il recommande Pestalozzi, que Biran ira visiter en Suisse (son seul voyage hors de la France). *L'Essai* de Jullien expose ses vues sur la pratique du *journal* et, en 1813, dans le « mémorial horaire ou thermomètre d'emploi du temps etc », il préconise la manière de s'en servir (1. « de la vie intérieure et individuelle considérée sous les rapports physique, moral et intellectuel » ; 2. « de la vie extérieure et sociale pour l'année 18.. »). A. Girard a établi que le *Journal* de Biran n'existe qu'après la consultation de *l'Essai sur l'emploi du temps* de Jullien. Ainsi l'expression « Travaux de choix » est une expression de Jullien reprise par Biran le 14 mars 1811³⁶, distinguée des « travaux d'obligation » lesquels

34. A. Girard, *Le journal intime*, Paris, PUF, 1963.

35. P. Pachet, *Les baromètres de l'âme*, Paris, Hachette Littératures, 2001.

36. *Journal*, t. III, p. 25 : « Notes philosophiques et travaux de choix ».

tiennent à la position ou l'emploi qu'on occupe et non vers lesquels on est portés par goût naturel. Plus intéressant : l'expression de *point d'appui* que l'on trouve ici, et qui est omniprésente chez Biran (pour désigner le moi ou le sentiment de l'effort), est elle-même une expression technique, ou « première loi générale » de Jullien : « en tout il faut un point d'appui », affirme Jullien citant Archimède ; le point d'appui désigne aussi un principe moral (la force de caractère nécessaire pour soutenir sa conduite), voire un principe religieux.

Le thermomètre-journalier du 16 mars 1811³⁷ renvoie certes au baromètre du *promeneur* mais aussi au thermomètre journalier de Jullien « qui fera connaître la température journalière, physique morale et intellectuelle des individus auxquels il est destiné ». Ledit agenda présente une forme didactique qui multiplie les divisions et subdivisions : il morcelle pour ainsi dire notre existence en colonnes parallèles ! Biran s'y intéresse et il utilise, en 1815, un agenda général ou mémorial portatif, « livret pratique d'emploi du temps composé de tablettes utiles et commodes d'un usage journalier par M. Marc Antoine Jullien » : un bel instrument pour organiser sa vie ! Il y a des cases réservées à chaque jour, des pages pour les recettes et dépenses (vie économique), pour les adresses (vie sociale), pour les lettres écrites ou reçues dont on veut conserver la date (vie épistolaire), pour les livres à lire (vie intellectuelle et littéraire), pour les événements importants de la vie publique ou privée ; bref c'est un instrument qui doit servir aussi à l'examen de conscience.

Biran a essayé de s'y plier, en utilisant les signes d'abréviation recommandés : M (médiocre), N (*nigrum*, mauvais), et n'a pas beaucoup l'occasion d'inscrire B (bon). Il abandonne très vite l'exercice, l'utilisant comme un agenda ordinaire. Son *Journal* ne sera pas celui d'un technicien de la vie intérieure ! Mais il rédige la grande case prévue à la fin de chaque mois³⁸. Le *Journal* apparaît bien comme une suite d'examens journaliers.

Le 14 mars 1811, il [lui] se confie :

Le temps emporte toutes nos opinions et les entraîne dans un flux perpétuel. Je me suis rendu compte de ces variations de points de vue depuis ma jeunesse. Je pensais trouver en avançant quelque chose de fixe ou quelque point de vue plus élevé, d'où je puisse embrasser la chaîne entière, redresser les erreurs, concilier les oppositions. Me voilà déjà avancé en âge, et je suis toujours incertain, et mobile dans le chemin de la vérité. Y a-t-il un point d'appui, et où est-il³⁹ ?

37. *Ibid.*, p. 27.

38. *Ibid.*, p. 59-162.

39. *Ibid.*, 14 mars 1811, p. 25.

Le but de l'écriture du *Journal* est, au fil du temps, toujours *le même* : on y trouve, comme le souligne H. Gouhier, le même idéal de souveraineté sur soi que dans sa jeunesse, la même plainte aussi que dans sa jeunesse, auquel s'ajoute le sentiment de la vanité de ses écrits et idées : si la conscience de soi est gagnée avec l'effort, quel est son intérêt pratique réel ? Le sentiment de sa faiblesse et de sa misère ne disparaît pas, mais au contraire nourrit le pressentiment d'un échec⁴⁰ :

Aujourd'hui que l'âge avance, je désespère de moi-même, et je me laisse aller au torrent où roule et se précipite une vie déjà parvenue aux deux tiers de son cours probable. Il est triste de penser qu'on était né pour faire quelque chose et qu'on n'a rien fait⁴¹ !

Le sentiment de l'échec, serait-ce là, s'est demandé Gouhier, la vraie origine du *Journal* ? Cela est probable.

Dans les *Rêveries du promeneur solitaire*, Rousseau se démarquait de Montaigne en affirmant : « Je fais la même entreprise que Montaigne, mais avec un but tout contraire au sien : car il n'écrivait ses essais que pour les autres, et je n'écris mes rêveries que pour moi »⁴². Qu'en est-il de Biran ? On peut lire, dans un texte unique, écrit un an environ avant sa mort :

S'il [le *Journal*] était destiné à voir le jour, j'aurais à craindre qu'il ne paraisse trop léger aux philosophes auxquels il n'est pas destiné et trop sérieux ou trop ennuyeux par le vide d'aventures aux personnes qui ne cherchent que l'amusement.

Mais je l'écris principalement pour moi afin de me donner l'espèce d'occupation d'esprit qui est la seule à laquelle je puisse me livrer en ce moment, et encore pour trois ou quatre personnes amies ou à qui j'ai besoin de révéler ce que j'ai au fond de l'âme, tout ce qui s'y est passé, au dedans comme au dehors de moi, dans les dix dernières années, les plus agitées de ma vie, et dont j'ai besoin maintenant de me reposer avant d'entreprendre quelque chose de plus sérieux⁴³.

Biran n'a par conséquent jamais songé à l'impression du *Journal* écrit *pour lui-même et trois ou quatre personnes amies* ; un tel *Journal* ne constitue pas des mémoires comme ceux de Chateaubriand au milieu ou à la fin d'une vie. Il est le subterfuge trouvé pour tenter de coudre la suite rhapsodique

40. « Montaigne était moins vieux que moi, quand il renonça aux affaires, et se retira dans la solitude pour y méditer sur lui-même et se regarder vivre ; j'ai aussi mes *Essais* à faire » (*Journal*, t. I, 12 mai 1816, p. 128).

41. *Ibid.*, janvier 1816, p. 102.

42. J.-J. Rousseau, *Les rêveries du promeneur solitaire*, p. 1001.

43. *Journal*, t. III, Carnet 1823, p. 196.

des moments détachés de son existence: comment faire pour que la vie soit bien liée? Biran note les *acta* mais ne dit rien des *agenda*! Craignant d'oublier ce qu'il a fait et quel il a – aura – été, il tâche de se comparer à lui-même en divers temps, se relit et consigne les variations. Son regard, toujours fixé sur l'instant présent ou le passé immédiat, n'est pas tendu vers l'avenir.

Une vie scindée

Le plaisir de l'intimiste relève de ce que Stendhal appellera «egotisme», mais d'un egotisme désenchanté⁴⁴. Comment bien employer son temps? Biran narre son esclavage mondain, la futilité de la vie de «l'homme extérieur», et il désespère de trouver sa place: «Je ne connais pas bien ma place; l'instinct variable de ma faiblesse ou de ma force me le montre tantôt plus haut, tantôt plus bas. Je suis mécontent des hommes parce que je le suis de moi-même et que je ne vois rien à sa véritable place, en commençant par moi-même»⁴⁵. Il se traite sans indulgence, se voit comme un homme déplacé dans son époque⁴⁶ et manqué⁴⁷, incapable de trouver son assiette. Il fustige sa jeunesse insouciante, sa coquetterie ou son «caractère mol et efféminé», son trop-plein d'amour-propre, de vanité. Où est le livre que tous attendent?

Manque toujours le but fixe: «Ce qui me paraît le plus pénible dans notre destinée, c'est, en nous donnant beaucoup de soins et de peines, de penser que nous pouvons faire du temps un si mauvais emploi qu'il vaudrait mieux le perdre dans l'oisiveté. Un but fixe et la certitude que ce but est digne d'une créature raisonnable: voilà ce qui nous manque»⁴⁸.

Biran écrit le passage du temps, décrit le sentiment de se découvrir subitement vieux et la peur de voir les «grandes ombres» s'approchant pour bientôt l'envelopper: «Je pensais hier en roulant dans ma voiture que je ne pouvais aspirer maintenant qu'à assister comme témoin assidu à la décomposition de mon être physique et moral»⁴⁹. La tonalité est souvent désespérante: «Je manque de vie les trois quarts du temps et j'ai à peine

44. *Journal*, t. I, janvier 1815, p. 34.

45. *Journal*, t. II, octobre 1817, p. 86.

46. «J'étais né pour vivre dans ces temps heureux de la monarchie où Malebranche, Arnaud, Leibniz, Pascal, etc., donnaient tant d'exercice aux facultés méditatives» (*Journal*, t. I, p. 102); «Je suis né mal à propos et dans un mauvais siècle. Je me trouve hors de mon instinct et de ma vocation naturelle» (*ibid.*, p. 107).

47. «Je suis un homme déplacé et manqué» (*ibid.*, octobre 1814, p. 23).

48. *Ibid.*, mai 1816, p. 123.

49. *Journal*, t. II, 28 décembre 1817, p. 97.

assez de personnalité pour me rendre compte de ma nullité »⁵⁰. Le *Journal* témoigne en tout cas au plus haut point de l'écriture biranienne, interminable comme le moi lui-même, répétitive, bégayant inlassablement sa découverte, comme si, à chaque livre, il entreprenait la rédaction *du* livre.

Le contraste est frappant entre l'affirmation du « durable du moi » ou le continu de l'effort et la discontinuité vécue dont témoigne le *Journal* : manque le sentiment de la liaison qui ferait que la vie est bien *une*. Le *Journal* offre le récit décousu d'une existence sentie qui toujours excède la certitude de la conscience de soi, et vient l'entamer : suis-je bien certain que le même moi toujours dise « je » ? Biran, souvent de façon pathétique, tente dans ce *Journal* une réappropriation de soi par soi au jour le jour. Sa question n'est pas tellement qui suis-je ? (ou « qu'est-ce que le moi » ?, comme dans l'œuvre dite philosophique) mais : quel aurai-je été dans tel temps et dans tel lieu ?

Le *Journal* est la prière profane de Biran, une sorte d'incantation intérieure⁵¹. Il s'agit d'installer la durée, de s'y installer par l'écriture, d'y inscrire le « durable du moi » :

La manière la plus pénible de mourir à soi-même, c'est de mourir à tout ce qui est le plus *intime*, à ces facultés dont l'exercice peut nous consoler de tout, lorsque nous nous rendons le témoignage intérieur de leur activité, de leur force, et de leur bon emploi⁵².

La lecture du *Journal* nous renseigne au premier chef sur le cheminement de la pensée biranienne, et son essentiel inaboutissement. On peut appliquer à Biran ce qu'il dit de Montaigne, le voyageur des montagnes : il marche pour marcher et non pour arriver⁵³.

Comment vivre et être soi ? ne cesse-t-il de se demander.

Il y a bien longtemps que je m'occupe d'études sur l'homme, ou plutôt de ma propre étude ; et à la fin d'une vie déjà avancée, je pourrais dire avec vérité qu'aucun homme ne s'est vu ou ne s'est regardé passer comme moi, alors même que j'ai eu le plus de ces affaires qui entraînent ordinairement les hommes hors d'eux-mêmes. Dès l'enfance je me souviens très bien que je m'étonnais de me sentir exister et que j'étais porté comme par instinct à me regarder en dedans pour savoir comment je pourrais vivre et être moi⁵⁴.

50. *Journal*, t. II, p. 105.

51. Une telle incantation doit être liée à l'analyse originale que Biran fait de l'appareil voix-ouïe. Voir A. Devarieux, *Maine de Biran : l'individualité persévérante*, Grenoble, Jérôme Millon, 2004, p. 56.

52. *Journal*, t. II, septembre 1818, p. 153.

53. *Journal*, t. I, p. 184.

54. Maine de Biran, *Œuvres*, t. X-2 : *Dernière philosophie : existence et anthropologie*, Paris, Vrin, 1989, p. 8.

En juillet 1823, soit un an avant sa mort, il note :

Comment d'ailleurs ne pas être sans cesse ramené au grand mystère de sa propre existence par l'étonnement même qu'il cause à tout être pensant ? J'ai éprouvé pour ma part et de très bonne heure, les révolutions spontanées, continuelles, que je n'ai cessé d'éprouver, que j'éprouve encore tous les jours, ont prolongé la surprise et me permettent à peine de m'occuper sérieusement des choses étrangères, ou qui n'ont pas de rapport à ce phénomène toujours présent, à cette énigme que je porte toujours en moi, et dont la clef m'échappe sans cesse, en se montrant sous une face nouvelle quand je crois la tenir sous une autre⁵⁵.

Comment en effet dire « je » et être sûr que je parle bien de moi ? Biran ne se départit pas du sentiment de son aliénation, au point d'appeler de ses vœux une influence surnaturelle capable de le libérer de son esclavage. Deux mois avant sa mort, il confesse : « Je ne crois pas qu'indépendamment de telles dispositions (non pas du corps entier, mais de cette partie organique et indéterminée dont nous parlons) *l'âme* pût être forte par elle-même ; j'ai le sentiment intime de cette dépendance misérable ; il faut une influence surnaturelle pour qu'il en soit autrement »⁵⁶.

« Penser à être soi ! ». Cette injonction ou rappel à soi étonnante sous la plume du philosophe du moi ne s'explique qu'ainsi. Exister, c'est toujours être exposé à la possibilité d'aliénation, heureuse ou malheureuse. Exister, c'est devoir supporter les vicissitudes d'une vie qui nous rend méconnaissable à nous-même. La vie est scindée, et l'intériorité double. Le corps de l'effort, disponible et disposé au rapport de la volonté, résistant et docile, structure l'intériorité aperceptive favorable à la possession de soi. Mais un corps impersonnel (est-ce seulement un corps ?), corps qualitatif, variable, hors d'atteinte de l'effort, détermine les dispositions aveugles d'une intériorité affectible et rend possibles toutes les formes de dépossession. Le *Journal* témoigne de la difficulté de penser et d'être, du manque de fermeté ou de la fragile possession de soi. Une telle difficulté s'exprime philosophiquement dans la scission établie par Biran entre le sentiment de puissance ou effort et le « sentiment de l'existence ». L'individu y apparaît scindé entre une existence toute sensitive et une autre de personne⁵⁷. Le *cogito* biranien est fêlé. Dire je, ce n'est pas toujours dire soi.

55. *Journal*, t. II, p. 378. Gabriel Tarde, grand lecteur de Biran, s'est un jour écrié : « Et je comprends qu'un philosophe meure, comme Maine de Biran, sans être revenu encore de l'étonnement d'exister » (*Maine de Biran et l'évolutionnisme en psychologie*, Paris, Sanofi-Synthélabo (Les empêcheurs de penser en rond), 2000, p. 60).

56. *Journal*, t. II, 17 mai 1824, p. 426.

57. « Quand je parle de moi, je sais très clairement que je ne parle d'aucun autre » (Maine de Biran, *Œuvres*, t. IX : *Nouvelles considérations sur les rapports du physique et du moral*, Paris, Vrin, 1990, « Prolégomènes psychologiques », p. 215).

Inlassablement, le *Journal* expose les vicissitudes par lesquelles nous passons, entre l'harmonie et la dissonance, entre la persévérance consciente favorisée par un corps intérieurement consistant et la présence fuyante d'un corps vivant avec ses propres lois, corps inaccessible capable de rendre nulle la pensée.

Pourtant, le philosophe peut composer avec lesdites affections, et pâtir cette passion même d'exister : « Nous jouissons ainsi quelquefois de nos affections tristes, de nos chagrins, de nos peines ; nous éprouvons nous-mêmes une certaine douceur mélancolique à assister comme témoins compatissants à ces mouvements de la *sensibilité* intérieure »⁵⁸.

Telle est la mélancolie biranienne⁵⁹, ou passion de la passion d'exister : la « part passive » que l'âme prend parfois à ses affections dont elle n'est pas cause, bien qu'elle seule soit paradoxalement seule « en cause »⁶⁰. Biran s'affecte intellectuellement d'un accord qui ne dépend pas de lui. Cette mélancolie illustre la perméabilité de la frontière tracée en nous entre la persévérance de la conscience inséparable d'un corps approprié et la présence dissolvante d'une vie toute affective qui menace la possession de soi⁶¹.

C'est bien aussi une vérité de sentiment pour tous les hommes qui, doués d'une organisation assez délicate pour être toujours près de ces affections immédiates, ont en même temps assez de force pour se mettre en quelque sorte hors d'elles. Il y a encore pour eux, dans cet état, un certain charme consolateur à les étudier, à suivre leur marche jusque dans les afflictions et les chagrins ; tantôt à se mettre à la place d'un témoin compatissant à ses maux, tantôt à envisager de sang-froid l'ennemi intérieur, et à se placer si haut que ses coups ne puissent plus nous atteindre⁶².

58. Maine de Biran, *Œuvres*, t. VI : *Rapports du physique et du moral de l'homme*, Paris, Vrin, 1984, p. 152.

59. C'est dans le *Journal* que l'on trouve la définition suivante et unique dans l'œuvre biranienne de la mélancolie : « Le sentiment de l'âme que j'appelle tristesse ou *mélancolie*, diffère essentiellement, *tota natura* de l'affection de malaise ou de l'inquiétude qui se lie à un mauvais état des nerfs ou à certaines dispositions organiques. Le sentiment est *aussi désirable* que l'affection est fâcheuse ; à celui-là se lient tous les progrès de l'intelligence et *les plus nobles excursions* de nos facultés ; l'autre nous rend incapable d'exercer ces facultés [...]. Quand j'éprouve ce sentiment de tristesse ou que je m'y sens disposé, ce qui m'arrive trop rarement (précisément parce que l'affection du malaise et de l'inquiétude organique me fait plus souvent la guerre), *je crains d'évaporer ce sentiment mélancolique, je me tiens en moi-même, je m'y enveloppe*, je cherche à pénétrer dans les profondeurs de mon âme, je réfléchis sur le *moi*, etc... La joie me paraît être un sentiment passager, hétérogène à ma nature » (*Journal*, t. I, p. 247). Nous soulignons.

60. *Ibid.*, p. 161.

61. *Ibid.*, p. 16 : « J'aspire à redevenir moi ».

62. Maine de Biran, *Œuvres*, t. III, p. 385.

Le « Je » du *Journal* n'est ni plus ni moins empirique que le « Je » de l'effort philosophique (lequel vaut comme un « nous ») : il en est le frère jumeau. Dans la métaphysique biranienne de l'expérience intérieure, un tel « je » témoigne en première personne d'une existence tout à la fois personnelle et *singulière* : traversé et menacé par les successions imprévisibles d'une vie affective toute mobile, il se tient à la frontière entre la certitude de soi et sa faillite, entre l'ombre et la lumière.

Anne DEVARIEUX

Université de Caen Normandie
Identité et Subjectivité (EA 2129)